BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Ère Mauritanienne. — M. D'Avezac écrit, à la date du 28 mars dernier, pour réclamer au sujet d'un passage d'un article inséré au précédent numéro. Nous nous empressons de reproduire sa réclamation :

En lisant le troisième cahier de la *Revue africaine*, j'y trouve, page 218, un mot de M. Lucien Leclerc, sur l'identité que j'ai cru reconnaître entre le fait raconté par Ammien Marcellin, de la *capture* et de la *mort* du *rebelle Fericium* dans une expédition qui s'avança aux environs d'Auzia et se continua contre diverses tribus, parmi lesquelles figurent les *Davares*, — et le fait constaté par une inscription trouvée à Auzia de la *capture* et de la *mort* du *rebelle Faraxen*, dans une expédition où figurent en dernier lieu les *Bavares*. Le récit d'Ammien se rapporte à l'an 373 de J.-C.; l'inscription ayant été donnée comme offrant le chiffre d'ère provinciale CCXXI, je ne pouvais faire le rapprochement que dans la supposition *expresse* que ce chiffre serait erroné, puisque j'avais déjà établi que les provinces Mauritaniennes étaient constituées au plus tard en l'an 42, avec cette conséquence même que Pomponius Mela, qui ne les a pas connues, devait avoir écrit précisément en l'an 40 au lieu de l'an 44 généralement admis. M. Clerc a donc mal compris ma pensée en concluant que « ceci aurait porté le com» mencement de l'ère au milieu du IIe siècle après J.-C. » Ce qu'il fallait conclure de mon interprétation, au contraire, c'est que je supposais la correction du chiffre CCXXI en quelque autre, en CCCXL, par exemple; ce qui porterait la date de l'inscription à l'an 380 de J.-C., six ou sept ans après la campagne de Théodose aux environs d'Auzia. Un savant académicien ayant fait remonter à 33 ans avant J.-C. le commencement de l'ère Mauritanienne, je m'étais borné à dire que la date soulevait plus d'une question.

Pour ajouter à la clarté de ces explications, nous reproduirons ici le passage auquel elles se rapportent et qui se trouve à la page 334 de l'*Afrique ancienne*, collection de l'*Univers pittoresque* :

La restitution de cette inscription (celle d'Aumale, datée 221 de l'ère Mauritanienne) offre quelques difficultés — dit M. D'Avezac dans l'ouvrage précité; — la date de l'année provinciale soulèvè plus d'une question et le chiffre même nous en paraît erroné. Le nom de Faraxen, sa capture, sa mort, le campement avancé d'Auzia, la trahison ultérieure des Bavares,

voilà assez de motifs de certitude que l'inscription se rapporte à la guerre de Théodose contre Firmus et qu'elle doit être réellement de l'année 373.

Nous devons dire — à propos de ce qui précède — qu'à l'époque où M. D'Avezac écrivait son livre, on ne connaissait guère l'épigraphie africaine que par des copies d'une exactitude très-contestable. Nous n'entendons pas, en ce qui nous concerne, échapper aux conséquences de cette appréciation : tous, en Afrique, nous étions plus ou moins novices dans ce genre d'études. L'estampage n'était pas en usage comme à présent; et si l'on pouvait en Europe soupçonner nos erreurs, nos inexactitudes, on manquait de tout moyen de contrôle pour les préciser. En se replaçant à ce point de vue, qui par bonheur est déjà loin de nous, on comprendra que M. D'Avezac, frappé des rapports qui s'offraient entre une phrase de l'inscription d'Aumale et un passage d'Ammien Marcellin, ait cru que les deux énonciations se rapportaient à un seul et même fait et ne se soit pas laissé arrêter par la date de la première inscription, croyant à une de ces erreurs comme Shaw en a commises trop souvent dans ses transcriptions. Dans cette disposition d'esprit, il n'est pas étonnant qu'il ait admis l'*immanis corruptela* qu'Orelli semblait aussi entrevoir dans ce document épigraphique.

— Rusicada (Philippeville). — Dans les parages de la caserne du train des équipages militaires, on vient de découvrit un fort beau tombeau taillé dans un seul bloc de marbre de 2 mètres de long et 40 centimètres sur les quatre faces.

Sur ce tombeau, rien n'est écrit; mais, à la face antérieure, dans un encadrement en relief partagé par un arbre en pied, se trouvent, à droite et à gauche, deux sujets également en relief et parfaitement dessinés.

Le premier représente un cavalier dont le cheval est lancé au galop; sur ce même plan, un lièvre fuit devant deux chiens qui lui donnent la chasse; au-dessus, sur un petit plan à part, se trouve une chèvre broutant les feuilles de l'arbre qui limite ce tableau.

Le second sujet représente un pasteur dans l'attitude de la parole, assis sur un objet quelconque, la houlette à la main. Deux bœufs, un cheval sont à ses pieds, son chien est devant lui et semble écouter ce qu'il dit. — Au-dessus de ce premier plan, et sur trois petits plans séparés, se trouvent une chèvre, debout, les pieds de devant appuyés sur l'arbre où, comme celle du premier tableau, elle semble chercher sa nourriture; puis deux brebis. — En arrière du pasteur, est également dessinée en relief une petite hutte, dont la porte livre passage à une femme qui porte sur sa tête une corbeille ronde sur laquelle se trouvent des fruits.

Le costume du cavalier et celui du pasteur sont à peu près identiques; ils se composent d'une tunique arrivant jusqu'aux genoux. — Le cavalier porte sur l'épaule un manteau court flottant au vent; il est imberbe, tandis que le pasteur a la barbe longue.

Ce magnifique tombeau, dont l'ensemble est réellement remarquable, a été déposé dans le jardin de la bibliothèque militaire, à côté de celui de *Vandia Procula*, découvert, en 1851, dans une tranchée, près de la même caserne du train. — *(Zéramna.)*

— Azimacia (El Hamma). — La route qui conduit de Constantine à Philippeville, l'ancienne *Rusicada*, traverse, sur une distance de 15 à 16 kilomètres, une vallée où des ruisseaux d'eau thermale entretiennent une fertilité et un luxe de végétation difficile à décrire. Les Indigènes n'ont point donné de nom particulier à cette riante contrée : ils l'appellent *Hamma* comme la source par laquelle elle est fécondée. Le mot *Hamma* signifie en arabe « source d'eau chaude. »

Dans les premiers jours du mois de décembre 1856, M. Cartier, conducteur des Ponts-et-Chaussées, faisait construire sur le bord de la route, non loin du douzième kilomètre, une maison destinée à servir de logement aux cantonniers. L'emplacement marqué était à portée d'un groupe de ruines dans lequel on ne pouvait éviter de prendre des matériaux. En choisissant les pierres les moins mutilées, on déterra un petit bloc de calcaire jurassique, de forme rectangulaire, et portant une inscription latine parfaitement conservée. Une copie et un estampage exécutés avec soin ont permis à M. Cherbonneau de reproduire le texte que voici :

MEMORIAE.L.SIT
TIVS:AVGVSTALIS.AMA
TOR.REG.SVBVRBANI.SVI.
AZIMACIANI.QVEM.A.SOLO.AE
DIFICAVIT.SIBI.SVISQVE.FECIT
* BONIS * BENE *

« *Memoriae. Lucius Sittius Augustalis, amator reg* (iminis) *suburbani sui Azimaciani, quem* (sic) *a solo aedificavit, sibi suisque fecit. Bonis bene.* »

Comme on le voit, ce document est une épitaphe précédée d'une formule dédicatoire. Mais, indépendamment du fait géographique, capable à lui seul de fixer l'attention des savants, il présente en quelques lignes, en quelques mots seulement, la biographie d'un colon romain de la banlieue de Constantine; ses goûts de campagnard, — *amator regiminis suburbani sui Azimaciani;* — l'établissement qu'il avait fondé, — *quem a solo aedificavit;* — l'idée d'en perpétuer le souvenir, — *memoriae;* — l'espoir d'y reposer

en paix avec sa famille, — *sibi suisque fecit;* — enfin, son caractère peint par une sentence aimable, — *Bonis bene* « bonheur aux bons! » — *(Revue de l'instruction publique.)*

Nous ajouterons quelques observations à l'explication qu'on vient de lire.

Le mot *memoria* a plusieurs sens, en épigraphie : il peut signifier *souvenir funéraire*, *tombeau*, *épitaphe*, *chapelle* de saint ou de martyr et simplement, *inscription commémorative.*

Suburbanum est une maison de campagne bâtie dans la banlieue d'une ville.

En s'appuyant sur ces bases, on obtient cette traduction de l'épigraphe du Hamma de Constantine :

« Souvenirs funéraires! — L. Sittius, prêtre augustal, amateur du sejour » de sa villa d'Azimacia qu'il a entièrement construite, à partir des fonda- » tions, a élevé ce monument à lui et aux siens. — Bonheur aux bons. »

Si les indications habituelles des épitaphes, telles que l'âge, etc., manquent ici, c'est que probablement celui qui a fait bâtir cette sépulture de son vivant n'y aura pas été déposé après sa mort, non plus que les siens. Ce mécompte arrivait nécessairement à ceux qui allaient mourir loin du monument de famille, ou dont le monument était détruit avant leur décès, dans les révoltes et les révolutions si fréquentes en Afrique.

Peut-être doit-on lire REC. à la 3e ligne et traduire : « Amateur de la *retraite* qu'il s'est bâtie. »

— *Chute du pont de Constantine* — Le 18 mars dernier, à 7 heures et demie du matin, une des piles supérieures du pont (El Kantara) qui relie Constantine au Mansoura — la plus rapprochée des murs — s'est écroulée, entraînant dans sa chute les deux arceaux qu'elle supportait, ainsi que 22 mètres de la conduite d'eau qui alimente la ville.

Ce pont, d'origine romaine, est jeté sur le Reumel, rivière torrentueuse qui entoure Constantine dans la moitié de son enceinte à l'Est et au Nord, et qui s'est creusé, à une très-grande profondeur, un lit à travers les rochers où elle roule avec fracas Ce pont est situé sur le bord amont de la plus longue des voûtes naturelles qui se trouvent sur le Reumel. Quelques détails donneront une idée de ses gigantesques proportions.

La clé de voûte de l'arcade naturelle sur laquelle s'assied le monument est à 41 mètres au-dessus de l'étiage de la rivière. L'épaisseur minima de la voûte est, en cet endroit, de 16 mètres. Le

point le plus bas des fondations du pont se trouvait donc à 57 mètres au-dessus de l'étiage.

Ainsi posé sur cette voûte naturelle, le pont, dans son état actuel ou plutôt, avant l'accident, présentait aux regards deux rangées d'arches superposées. On reconnaît encore parfaitement les restes de l'ouvrage primitif, et l'ancien travail romain est facile à retracer.

Il se composait, à l'étage inférieur, de deux piles, de deux arches et de deux demi-arceaux s'appuyant, d'un côté, sur les piles de l'autre sur le rocher ; l'étage supérieur était formé de six arches. On retrouve encore, comme appartenant à ces premières constructions, presque tout l'étage inférieur, et, à l'étage supérieur, la culée de gauche, la dernière pile de droite et la culée de la même rive.

Vers l'année 1793, ce pont avait été reconstruit par Salah Bey sous la direction de Don Bartolomeo, architecte de Mahon : ce travail devait être effectué avec des pierres apportées des Baléares ; mais il n'arriva qu'un seul chargement à Stora, parce que le Bey trouva que les matériaux lui revenaient ainsi beancoup trop cher, et se décida à en extraire sur place, auprès d'une ancienne fortification de campagne, connue sous le nom de batterie tunisiene. C'est donc par erreur que dans l'*Annuaire de la Société archéologique* (volume de 1853), on attribue cette réédification à un architecte génois Les faits que nous venons de rapporter sont encore dans toutes les mémoires à Mahon (1). La partie romaine de ce monument est la base comme nous l'avons dit, et se distingue très-bien du travail moderne ; mais cette partie même paraît avoir été remaniée, à l'époque byzantine, sans doute.

L'accident arrivé au pont de Constantine obligeait à le démolir entièrement : on y a procédé à coups de canon le 30 mars dernier.

Nous lisons, à ce sujet, dans le journal l'*Africain* (n° du 8 avril courant) :

En démolissant la partie supérieure de la culée droite du pont El-Kantara appartenant à la restauration Byzantine, on vient de mettre au jour deux blocs sur lesquels on lit les fragments suivants d'inscription :

Les lettres de la ligne supérieure ont 0m 153 de hauteur ; celles de la li-

(1) Nous tenons ces renseignements de M. le Maréchal Clauzel, qui les avait recuillis à Mahon, en 1836.

gne inférieure 0m 140 seulement. Elles ont été refouillées triangulairement dans la pierre et ciselées avec un soin tout particulier. Les parements des blocs parfaitement travaillés portent les traces d'une longue exposition à l'air.

Tout concourt à nous faire penser que ces fragments épigraphiques appartenaient à l'inscription dédicatoire de l'ancien pont romain.

Ce pont aurait donc été construit sous le règne d'Antonin le Pieux, de l'an 138 à l'an 161 après J.-C., et dédié par le proconsul d'Afrique à ce prince qui prenait quelquefois le titre de fils d'Adrien.

D'un autre côté, on a trouvé un assez grand nombre de médailles frappées au coin de Constantin dans les maçonneries que nous avions annoncées comme appartenant à une restauration exécutée au temps du premier Empire ; une médaille porte l'effigie de Decentius.

Nos prévisions touchant les vicissitudes qu'a subies le pont El-Kantara se trouvent donc appuyées de preuves qui nous paraissent irréfragables.

— **Le 14 février dernier, on a extrait des fondations de l'hôtel de la banque, à Constantine, un bloc de marbre sur lequel était gravée une inscription à Septime Sévère et à son fils Caracalla. La partie conservée de ce document épigraphique n'offre malheureusement que des formules auxquelles manquent non-seulement les premières et les dernières lignes mais le commencement et la fin des lignes qui subsistent. Aussi, nous n'aurions rien à ajouter à ce qui précéde, si la restitution du texte donnée par M. Cherbonneau ne nous fournissait l'occasion de présenter une observation utile à l'adresse de nos correspondants.**

Il y a dans toute inscription deux parties distinctes : les formules qni sont communes à certaines classes d'épigraphes et ce qui est particulier à chaque document épigraphique. Si cette dernière partie manque, il est presque toujours impossible de la suppléer; mais il n'en est pas de même pour l'autre. Ainsi, dans l'inscription dont nous venons de parler, dès qu'on avait reconnu qu'il s'agissait de Septime Sévère, il n'y avait plus qu'à ouvrir le *Recueil épigraphique* d'Orelli, au tome 1er, page 209, et l'on y trouvait le moyen de rétablir facilement tout ce qui était détruit dans l'inscription dont il s'agit.

Il ne faut donc pas dédaigner les documents épigraphiques qui paraissent le plus incomplets et s'abstenir de les communiquer dans la pensée qu'il est impossible d'en rétablir intégralement le texte. Tout doit être recueilli avec soin, car le fragment le plus maltraité peut acquérir une grande valeur entre les mains d'un épigraphiste habile.

— *Annuaire de la Société archéologique de Constantine.* — Nous continuons dans ce numéro l'examen de ce très-intéressant ouvrage (voir notre 3e n°, p. 234 et suivantes).

Les auteurs de l'*Annuaire* disent à la fin de leur Introduction, datée du 5 novembre 1856 : « Nous n'avons eu d'autre ambition » que de faire connaître des matériaux historiques *dont le principal* » *mérite est d'être entièrement inédits*. » Après cette déclaration, arrive l'*Essai sur la littérature arabe au Soudan* qui a déjà paru dans plusieurs journaux, puis l'article de M. Tissot sur l'*Amphithéâtre d'El Djem* que nous avons inséré dès le mois d'octobre dernier dans la *Revue africaine*.

Nous pourrions signaler encore dans ce volume d'autres communications qui ne sont pas plus inédites. Il y a là une contradiction trop flagrante pour qu'on puisse la passer sous silence.

Quant à l'*Essai sur la littérature arabe au Soudan*, nous nous référons pour l'appréciation de cette littérature à ce que M. de Slane en dit dans ce numéro, à la page 296, note 2.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à l'article sur *El Djem* que nous avons publié les premiers. Cette insertion même témoigne du jugement favorable que nous en avions porté.

L'*Exploration archéologique du Chettaba* (1) par M. Cherbonneau est un travail plein d'intérêt et qui livre des matériaux vraiment neufs et importants aux études locales d'histoire et de géographie comparée. Il se décompose en quatre parties que nous allons examiner successivement.

1° La grotte dite Rar' ez Zemma (Caverne des inscriptions). On savait depuis longtemps qu'elle renfermait de nombreux documents épigraphiques gravés sur le roc, mais on les avait classés parmi les monuments du christianisme. C'était une erreur que la publication faite par M. Cherbonneau dissipe complètement. Les 21 épigraphes qu'il a recueillies sont toutes de même nature et il suffira de rapporter celle-ci :

GDAS
LGABI
NIVSLV
STANVS
MAG.
P.

M. Cherbonneau y trouve ce texte :

Genio Domus Augustae Sacrum ! — L. Gabinius — Magister — Pagi

(1) Montagne située auprès de Constantine, à l'Ouest.

Il fait remarquer avec raison qu'on peut expliquer de plusieurs manières les abréviations de la première ligne et il rappelle que des personnes voient même un mot numide dans ces quatre lettres qu'aucun intervalle ou signe de ponctuation ne sépare.

Quoi qu'il en soit, dans sa pensée cela veut dire :

« Monument au génie de la maison auguste ! Lucius Gabinius Lusitanus étant maître du bourg. »

Ce bourg est celui des *Phuenses* dont les ruines et presque le nom se retrouvent à Aïn Foua, abondante fontaine des Oulad Rahmoun que l'on rencontre sur la route de Constantine à Sétif par les Abd en Nour, non loin du 38e kilomètre (?).

On voit que la partie incertaine dans l'interprétation est la première ligne. L'explication proposée par M. Cherbonneau est ingénieuse, mais elle laisse quelques doutes dans l'esprit.

2° Aïn-Foua. — Dans les ruines qui sont au-dessus de cette fontaine, M. Cherbonneau a recueilli beaucoup d'inscriptions parmi lesquelles en remarque quatre dédicaces dont trois offrent les mots *Respublica Phuensium*, ce qui établit la synonymie entre cet ancien établissement romain et le lieu appelé Aïn-Foua. Ce sont-là d'importantes découvertes qui font honneur au savant professeur de Constantine.

3° Aïn Kerma. — D'Aïn Foua, on arrive à cet endroit, qui est sous Rar Zemma, en doublant la pointe méridionale du mont Chettaba. La distance n'est que de six kilomètres. Les documents épigraphiques recueillis à Aïn Kerma sont des épitaphes qui n'ont de remarquable que la répétition très-fréquente des noms de Sittius et de Sittia (1) et des exemples curieux de longévité. Ces dernières ont déjà été publiés dans divers journaux.

4° Chateau d'Arsacal. — Nous ne mentionnons cette division du travail de M. Cherbonneau que pour mémoire, l'inscription principale qu'on y rencontre ayant déjà été insérée dans plusieurs feuilles et notamment dans le premier numéro de la *Revue africaine*, p. 69.

Après cet article, arrive une communication de M. Tissot, relative aux *ruines de Sidi Medien*, situées en Tunisie entre Krich el oued et

(1) Sittius, chef de partisans, qui avait rendu de grands services à César dans sa guerre contre les Pompéiens, reçut de lui en récompense la ville de Cirta, avec un territoire assez étendu. Sa famille paraît être restée daus le pays, à en juger par ces nombreux Sittius et Sittia qui figurent dans l'épigraphie locale.

Medjez el Bab, sur un affluent de la Medjerda. M. Tissot voit dans ces ruines les restes de *Colonia Vallis* dont le nom se retrouve dans la liste des évêchés ; cette synonymie est discutée par l'auteur avec cet esprit judicieux nourri de fortes études, qu'on a pu remarquer dans son travail sur la Byzacène, inséré au dernier numéro de la *Revue africaine*.

Dans une autre lettre, M. Tissot donne l'épitaphe d'un chevalier de Malte mort en 1554 à Mehedia, dont il commandait la citadelle.

Il joint à cet envoi, si curieux pour l'histoire des entreprises des chrétiens en Afrique, une note sur *Bordj el 'Arif* (Château du Savant) monument sarrazin dont les ruines se voient à environ 4 kilomètres de Mehedia, à l'entrée de l'immense plaine qui s'étend jusqu'à El Djem.

Nous continuerons, dans le prochain numéro, l'examen de cet annuaire, dont la publication fait le plus grand honneur à la Société archéologique de Constantine.

— *Époques militaires de la Grande Kabilie*, par M. A. Berbrugger (1). Cet ouvrage, que nous annoncions dans notre dernier numéro, est en vente depuis le commencement de mars. La presse locale en a rendu un compte favorable. Il est certain qu'autant que la chose est possible au jourd'hui, il comble une lacune bibliographique assez importante; car il résume toutes les notions qu'on pouvait rassembler sur une contrée aussi intéressante dans le passé que dans le présent. Ce volume, d'un format portatif et d'un prix très-modéré, deviendra le *vade-mecum* de toutes les personnes qui prendront part à la prochaine expédition en Kabilie, comme de toutes celles, — et elles sont nombreuses, — qui s'intéressent aux résultats de cette grande entreprise.

— *Notice sur le Sahara oriental*, au point de vue de l'établissement des puits artésiens (2), par M. Ch. Laurent, ingénieur civil. — Nous donnerons quelques extraits de cet intéressant travail dans notre prochain numéro.

POUR LA CHRONIQUE ET LE BULLETIN :

A. BERBRUGGER.

(1) Un volume petit in-8°, prix 2 fr., chez Bastide, libraire-éditeur à Alger.

(2) Brochure in-8°, de 72 pages, avec une carte de sondages géologiques, etc., Paris, chez Guiraudet et Jouaust, 388, rue Saint-Honoré.